

apprenait ainsi à se connaître, à se pénétrer, à s'indiquer les uns aux autres ses aptitudes particulières. C'était une pierre de touche.

Le chef de la famille faisait son profit des effets produits. Chacun apportait son contingent à l'esprit de tous.

Le père et la mère n'avaient pas à redouter d'avoir à découvrir un jour, et trop tard, que depuis longtemps l'âme de leur enfant leur avait échappé, que son esprit s'était envolé, à son insu peut-être, loin de l'impulsion. L'enseignement du livre lu en commun ne s'éparpillait pas en conséquences irrégulières. On se corrigeait, on s'amendait, on s'éclairait mutuellement. Les individualités se marquaient, mais elles s'étaient créées sous le contrôle de tous. Elles n'apparaissaient pas tout à coup comme une douloureuse surprise, détonant subitement au milieu du foyer comme des causes irréparables de désunion.

Issues d'une même source, les idées de l'un, si personnelles qu'elles pussent être, n'étaient pas cependant étrangères pour l'autre. La conciliation n'était pas impossible entre ces diversités qu'admet la nature. Les pensées et les sentiments dans ce centre d'affection prenaient forme d'essaim. L'abeille la plus vagabonde, après avoir choisi sa fleur, en rapportait le miel au trésor de la ruche.

Il ne survenait pas de ces malentendus qui jettent à l'improviste dans les sentiers perdus l'esprit solitaire que rien ne retient. S'isoler, s'égarer devenait difficile. Ceux qui n'avaient pas quitté le bon chemin faisaient sentinelle pour vous crier : " Pas par là ; reviens ! tu te trompes." On était averti.

Dans un temps où, par la force des choses, l'instruction publique a remplacé presque partout l'éducation dans la famille, où la bifurcation des tendances amènes trop souvent celle des sentiments, où il est rare, hélas ! que le fils puisse demeurer dans la voie suivie par le père ; dans un ordre social où il est exceptionnel que la fortune de la maison zoit toute faite, où les travaux du chef de la communauté absorbent sa vie et lui rendent si difficile de diriger et quelquefois même de connaître les études auxquelles son fils est livré, la lecture en commun, dès le bas âge, pendant les années qui précèdent celles du collège et de la pension, dans ces jours fortunés, dans ces jours tendres de la vie où tout s'apprend on ne sait comment, où tout se retient par une sorte d'instus susception, où le plus petit fait marque son empreinte de traits ineffaçables, — la lecture en commun pourrait devenir une des bases essentielles de l'éducation morale de l'enfant : elle pourrait être une sauvegarde contre les divergences irréliées ; elle leur ôterait de leur brusquerie, elle leur préparerait leur transitions ; et, si elle ne devait pas suffire à empêcher le lien moral qui unit le père au fils de se déliendre, elle le rendrait du moins impossible à se rompre.

Oui, le premier livre qui frappe l'esprit de l'enfant, il est bon, il faut qu'il le frappe sous le regard du père, tout près de l'oreille attentive de la mère.

Je ne saurais dire jusqu'à quel point je trouve fondamental que le souvenir des premières lectures soit rattaché au souvenir du commentaire dont les a entourées la raison vigilante des parents.

Qu'est-ce que le livre, sinon la première intervention d'un tiers, d'un inconnu, d'un étranger dans l'intimité de la famille, la première confiance que reçoit l'enfant d'idées, de sentiments, de jugements, de préceptes n'émanant pas directement de son père et de sa mère, la première épreuve faite sur son cœur, sur son imagination, sur sa raison naissante en dehors des exemples de la famille ? Il est donc indispensable que cet élément nouveau et si puissant d'émotion et de réflexion, l'enfant sente que c'est bien la main paternelle que le lui apporte,

et il est nécessaire aussi qu'en le présentant le père soit en mesure de prouver que ce nouveau venu qu'il recommande a mérité sa confiance et son estime.

Or, comment le ferait-il s'il ne le connaît pas ?

Il ne faut pas se le dissimuler : les premiers livres, suivant qu'ils sont bien ou mal choisis, sont les premiers amis, les meilleurs après les parents, ou les premiers et les pires ennemis de l'enfance.

Quand un écrivain de cœur et de talent a réussi à doter les générations nouvelles d'une de ces œuvres qui sont un bienfait pour la famille, ou ne comprendrait pas qu'il fit un inconnu pour le père et la mère des enfants que son livre a mission d'instruire et de créer, concurremment avec eux. Il serait sans excuse que, dans son œuvre, il pût être admis à cette tâche sacrée qui le constitue le père de l'esprit, sans que celui qui est le père selon Dieu et selon la nature se soit enquis de la qualité de celui qui va ou lui venir en aide, ou lui faire obstacle dans le cœur de son fils ou de sa fille.

Quoi ! vous ne laisseriez pas donner un aliment matériel à votre enfant par un inconnu sans vous être assuré qu'il est sain, et l'aliment moral vous le lui laisseriez prendre sans savoir ce qu'il vaut, sans surveiller ses effets sur l'être qui vous est si cher, sans vous être demandé de qui il vient ! — (P.-J. Stahl.)

### Corneille inconnu.

I

LA TRADUCTION DE " L'IMITATION ; " SON CARACTÈRE PRATIQUE. — MÉNAGE ET FINANCES DU POÈTE. — LA PAUVRETÉ D'UN CHRÉTIEN. — (Suite et fin.)

Que devint cette maison du Petit-Couronne ? Fut-elle vendue par le poète lorsqu'il alla se fixer à Paris ? Thomas n'y vint point habiter après la mort de son frère. Devenu vieux et aveugle, il se retira, pour mourir, aux Andelys, pays de sa femme et de sa belle-sœur. Cette maisonnette, achetée deux ans après la naissance du poète, et dans laquelle probablement il passa les premières années de son enfance, ne rapportait rien et devait être de très peu de valeur. M. Corneille le père, maître des eaux et forêts, et qui, dans l'exercice de ses fonctions, eut à faire preuve plus d'une fois de vigilance et de courage pour réprimer les vols de bois, si fréquents alors, avait choisi cette maison comme un poste avancé à la lisière de la forêt, sans chercher à en tirer parti. Peut-être même la prit-il en mauvais gré, lorsqu'il eut perdu, en 1618, le procès qu'il avait intenté à l'un de ses officiers, Amfrye, qui, venu se loger à côté de lui (ce qui prouve que c'était une station de forestiers), avait élevé indûment un mur sur la limite de la propriété. Évidemment ce logis du Petit-Couronne ne fut jamais considéré par la famille Corneille que comme un pied à terre sans importance, bon tout au plus pour passer les chaleurs de l'été.

Les charges que Corneille avait à supporter étaient lourdes. Sur six enfants qu'il eut de son mariage avec Marie de Lampérière, un seul mourut jeune, Charles Corneille, enfant très précoce et déjà remarquable, filleul du P. de la Rue, jésuite. L'aînée des filles, Marie, fit un beau mariage, à dix-neuf ans. Les quatre autres enfants furent difficiles à établir. Deux d'entre eux embrassèrent la profession des armes. Ils servirent, non sans éclat, comme capitaine et comme lieutenant de cavalerie. L'aîné fut blessé devant Donai, en 1667 ; le plus jeune fut tué dans une sortie, au siège de Grave ; il avait été page de la duchesse de Nemours. L'un et l'autre furent certainement pour leur père une cause de dépense continuelle.